

Discours prononcé le 2 octobre 1921 au pèlerinage de Médan

Paul Souday

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'abord de remercier mon ami Eugène Fasquelle pour ses paroles trop flatteuses, et le Comité Zola pour l'honneur qu'il me fait en m'associant à cette pieuse commémoration d'un grand écrivain. Aussi loin que remontent mes souvenirs littéraires, je me vois son admirateur. Je le découvris quand j'étais encore au lycée, à cette époque climatérique où les adolescents déjà férus de la passion des lettres ont la révélation enivrante de la littérature moderne. Elle les rend même momentanément un peu injustes pour les classiques, que trop d'universitaires ont l'art de rendre ennuyeux comme un pensum. Les contemporains, c'est la vie, le grand air, l'affranchissement, à quoi la jeunesse aspire de toutes ses forces. L'opposition maussade des prophètes du passé lui rend encore plus chers les auteurs nouveaux que ces vieillards dénigrent. J'avais alors un parent, excellent homme, mais parfait bourgeois, et, qui plus est, membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Bien entendu, il abominait le grand romancier naturaliste, et sans doute pour mieux exprimer son animadversion, il ajoutait à l'o de son nom un accent circonflexe. Chaque fois que Zola publiait un roman, il l'achetait et le lisait tout de suite : il n'en ratait pas un. Mais à ma première visite, il s'écriait : « Eh bien ! C'est du propre, ton Zola ! » Aussi m'empressais-je de me procurer le volume et de le dévorer en cachette, avec une profonde pitié pour l'étroitesse de goût des bourgeois en général et des membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul en particulier. Je dois dire pourtant que mon professeur de rhétorique ne partageait pas les prétentions de la plupart de ses collègues. C'était Eugène Lintilhac qui, par la suite, devint homme politique, sénateur, président de son conseil général, et qui est mort récemment. Sans trop insister, par crainte du proviseur et des familles, il termina pourtant son cours de littérature française par un bref éloge de Renan et de Zola, en nous conseillant prudemment de n'en aborder la lecture que plus tard. Cette précaution oratoire était, en ce qui me concernait du moins, la précaution inutile.

Quelques années après, mais encore très jeune, j'eus l'occasion de faire la connaissance personnelle de Zola. Je débutais dans le journalisme comme reporter. Cet emploi modeste avait ses sympathies : il le considérait comme une très bonne préparation à la vie littéraire. Peut-être eût-il fait lui-même un moment du reportage si la rubrique avait existé dans les journaux quand il avait vingt ans. Je fus à plusieurs reprises chargé de l'interviewer ; il me reçut rue de Bruxelles et à Médan. Je crois n'avoir été sérieusement intimidé jusqu'à présent que deux fois en tout : c'est lorsque mes fonctions me conduisirent chez Zola et chez Renan. Tous deux étaient d'une extrême bienveillance. Mais Renan, quoique très affable et aussi obligeant que possible, gardait dans sa courtoisie exquise un je ne sais quoi d'aristocratique et d'épiscopal. Il ne marquait pas les distances, mais on les sentait. Avec Zola, on aurait pu les oublier, si l'on n'avait pas eu le souvenir présent de son génie et de sa renommée. Il était cordial, familial, exubérant et, comme on dit, tout rond. Il poussait la bonne grâce et l'hospitalité jusqu'à traiter le premier venu en égal. Je l'appelais naturellement : « Cher maître », il me répondait : « Mon cher confrère », et ne manquait pas de remercier pour le moindre écho où son nom avait paru. Les sceptiques quand même diront peut-être qu'il soignait sa réclame. Mais je parle d'une époque où vraiment il pouvait s'en passer. La vérité est qu'il était très bon et même – il y a encore une nuance – il était très

gentil. La gentillesse poussée à ce point chez un homme illustre et chez un grand travailleur, qui a son temps et son travail à défendre, c'est assez rare et presque touchant.

Après une rapide étude sur les genres littéraires, M. Paul Souday a salué en Zola le grand évocateur des puissances collectives, un incomparable manieur de foules et, pour finir, avec Balzac, Stendhal et Flaubert, un des grands romanciers du dix-neuvième siècle.